

RÉFLEXIONS ET SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE AU BURUNDI 1955-2006

Réflexions du Père Wally Neven, un Missionnaire d'Afrique belge que j'ai connu au Burundi.

Je ne sais pas jusqu'où cette réflexion va me conduire, mais j'éprouve le besoin de coucher sur papier des pensées qui s'agitent en moi depuis un certain temps ; je les écris au fur et à mesure qu'elles viennent en sachant qu'elles se préciseront. La question à l'origine de mon questionnement est simple, percutante même : **«Ai-je, au cours de ma vie missionnaire au Burundi et au Congo, annoncé une bonne nouvelle ?»**

Peu préparé, du moins intellectuellement, au cours de mes années de formation anté-conciliaire, j'ai été parachuté dans une Église d'Afrique, celle du Burundi. J'étais préparé à être un ouvrier obéissant, efficace et généreux dans la mission qui me serait assignée. Je me suis retrouvé au Burundi, sept ans avant l'indépendance de 1962. En arrivant, j'ai reçu un casque colonial, une couverture, une lampe-tempête et les statuts synodaux de l'Église au Burundi. Celle-ci avait tenu un grand synode en 1952 et des statuts en étaient sortis. Ils indiquaient clairement comment encadrer la chrétienté déjà nombreuse et en pleine croissance : comment "distribuer" (!) les sacrements, comment organiser le catéchuménat. Au fond, j'étais content d'être informé ; j'apprenais comment fonctionnait cette Église; c'était clair et précis.

Mgr Grauls, homme sage et avisé, me nomme en paroisse, Gitwenge, pour défricher la langue avec Piripori, le P. Jean Marie Leport, qui aura vécu 61 ans au Burundi. Pas de journaux, pas de radio, ne parlons pas de Tv ; le soir, on bavarde assis autour d'une lampe Aladin ; je respire à plein poumon l'histoire du Burundi, le début de l'évangélisation, les coutumes du peuple. Peu d'informations sur les croyances, la religion Traditionnelle Africaine, comme on dit aujourd'hui. On a l'impression que l'Église, ce sont ceux qui sont dedans ou s'apprêtent à y entrer, et les autres (dialogue interreligieux), connais pas ! Tout à apprendre, c'est la joie, le dépaysement total. Puis après six mois, c'est Rusengo où je débute dans le ministère après un examen de langue. Premières confessions de masse, tournées en succursales du mardi au dimanche. Joie de la vie 'en brousse', longue prière seul dans la paillote qui sert d'église. Bavardages sommaires avec les vieux catéchistes, ces vrais artisans de l'évangélisation du Burundi. Premiers pas en tout. Je vais m'asseoir par terre avec les catéchumènes, j'écoute le catéchiste ; en fait il annonce la Parole. Je me pose aujourd'hui la question : **mais qu'est-ce qui pouvait attirer des braves gens à commencer ce long parcours de quatre ans ?**

C'est sûr, à l'époque, il y avait un engouement pour devenir chrétien. C'était faire partie d'un nouveau groupe qui était en contact avec le pouvoir, la modernité, qui incarnait I progrès, le développement commençant. Mais Jésus et son message, où étaient-ils ? Où pouvait-on le percevoir ? J'ai l'impression que la réalité de l'Église, son poids sociologique, ses services (écoles, dispensaires) éclipsaient la personne de Jésus, et de son message. Le catéchisme avec ses questions et réponses avait le pas sur la proclamation d'une bonne nouvelle de salut. Les braves catéchumènes absorbaient tout ça en toute confiance ; là-dedans il y avait, bien sûr, Jésus, l'Esprit saint. Nous étions des hommes de Dieu, les gens avaient confiance en nous, en ce que nous disions, souvent en des termes sommaires, car la langue rundi est tellement riche et complexe qu'il nous était bien difficile de tenir un discours bien en phase avec la mentalité et la réalité. Bien sûr, les anciens étaient plus à l'aise et on les écoutait volontiers. Mes instructions~ étaient livresques et prisonnières de la pauvreté de mon vocabulaire. Nous représentions une église qui exerçait une forte attraction sur les gens simples qui acceptaient déjà le divin. Ils acceptaient aussi la discipline de l'Église, mariage monogamique, pratique des sacrements, dîme etc. Nous passions beaucoup de temps à organiser, encadrer, sanctionner les écarts de ce bon peuple de Dieu, à nos yeux encore fragile dans sa foi et sa vie chrétienne.

Que pouvions-nous vraiment connaître de ce que vivaient ces chrétiens ? Pas le temps pour un dialogue de foi... les masses, toujours les masses ; une pastorale sommaire, en somme. Et 'pur si

muove' ; et voilà bien le nœud du problème : une chrétienté est née de cette pastorale, une Église vivante s'est organisée. Des vocations religieuses et sacerdotales, des intamuheba (Ligues du sacré Cœur pour soutenir les chrétiens fervents), Légion de Marie ; tout n'est pas superficiel. À certaines occasions, des confessions plus personnalisées révèlent le travail de l'Esprit dans les cœurs. Au fond, c'est vrai, nous moissonnions là où il avait déjà semé. Nous étions fiers des résultats, c'était connu dans le monde. On parlait de la méthode Père Blanc qui avait fait ses preuves. Mais était-ce vraiment nous qui avions produit ces résultats ? Mgr Durrieu, lors du Cinquantenaire de l'évangélisation du Burundi, en 1948, nous avait mis en garde contre cet optimisme et cet 'orgueil'. Il mettait en doute la valeur et la profondeur de cette chrétienté de masse. Il venait de l'Afrique de l'Ouest où l'approche missionnaire n'était pas grevée par ce facteur "masse" qui nous écrase et nous fait peut être illusion.

1972 va être un terrible réveil pour nous les missionnaires. Un génocide est en cours ! Comment 'nos' chrétiens en sont-ils arrivés là ? On s'accroche à quelques témoignages édifiants, mais la réalité est cruelle et bouleversante. Doucement et progressivement l'Église va réagir et recadrer son action pastorale : communautés de base, une catéchèse plus biblique (travail de l'Institut Catéchétique Africain). Mais ces communautés de base ne surgissent pas spontanément du peuple chrétien ; elles sont plutôt un quadrillage imposé d'en haut pour mieux gérer la chrétienté. On confie la discipline des sacrements à ces communautés. Le modèle est encore clérical. On ne change pas les choses en un jour.

Survient alors la persécution de l'Église inaugurée par Bagaza, de 1979 à 1987. Sa politique ne peut pas supporter la concurrence d'aucune instance. On a dit que la naissance des communautés de base était vue comme une concurrence sournoise. Très vite, il ne restera plus que les seuls week-ends pour concentrer toute l'activité pastorale de l'Église : plus de messe en semaine, plus d'école catholique avec enseignement de la religion avec en plus expulsion massive de missionnaires et emprisonnement de prêtres locaux. J'ai un jour écrit que le régime Bagaza arrachait le coffrage d'une dalle fraîchement coulée ; on allait bientôt voir si la dalle allait tenir. Elle a tenu bon et la foi n'a pas été déracinée du cœur des Burundi. Quelque chose avait bel et bien pris racine !

Après 1987, on respire de nouveau. On relance tout ce qui nous paraissait essentiel tout en mesurant les grands dégâts opérés dans la jeunesse scolarisée et autre. L'Église locale se prend davantage en mains et se dote de tout ce qui lui est nécessaire pour vivre et travailler en profondeur. Augmentation des vocations sacerdotales et religieuses, formation des laïcs, de catéchistes. Les Foyers de Charité jouent un grand rôle dans l'approfondissement de la foi parmi les élites et la bourgeoisie naissante. Le mouvement GEN prend racine grâce à une équipe de laïcs engagés. Le Mouvement Eucharistique des Jeunes (MEJ) permet à la jeunesse de nourrir sa foi. Nous, les PB, commençons l'animation missionnaire et vocationnelle avec le centre de Gitega. Je prêche des retraites et anime des rencontres vocationnelles ; on parle de Jésus, de son Évangile ; il y a du répondant. Nous n'avons pas encore une Bible complète ; seule la Bible des Protestants est disponible. Mais une équipe travaille à la traduction, non sans difficultés et tensions. Nous disposons depuis longtemps du Nouveau Testament imprimé en Corée. Lors des grandes étapes de la vie chrétienne, les gens sont invités à l'acheter. Le pays connaît encore de violents soubresauts politiques, des massacres, des regroupements forcés de population. Climat d'insécurité sur les routes, attaques à la grenade dans les écoles. Des quartiers entiers dévastés et dépeuplés. Des négociations qui piétinent et n'aboutissent qu'à des compromis qui n'osent pas encore dire le vrai nom du mal burundais : ethnicisme, racisme, intolérance.

Entre 1987 et 2009, deux synodes africains qui ouvrent des perspectives intéressantes : Église-Famille de Dieu et sa Mission de Réconciliation. Église-Famille de Dieu me fait réfléchir et je me demande si cette réalité n'a pas été vécue avant la lettre par le peuple chrétien du Burundi et cela, plus profondément que nous ne le pensions. Cela me ramène à cette question des motifs de la conversion de ces masses de Burundi. Peut-être ce sentiment d'entrer, en devenant chrétien, dans une grande famille universelle, puissante dans ses œuvres. C'est vrai que le sentiment d'appartenance à un clan est vif au Burundi. Appartenir à ce grand clan - appelons-le Famille de Dieu - avec son Pape, ses œuvres, ses services, écoles, dispensaires, je crois que cela devait dire quelque chose à ces Burundi simples, habitués à obéir à leurs chefs coutumiers. De toute manière, nous ne pourrions jamais pénétrer dans le sanctuaire des cœurs tant qu'eux-mêmes ne l'ouvrent pas. Il y a beaucoup de

pudeur de sentiment au Burundi. Aucune œuvre littéraire d'inspiration chrétienne qui nous ferait entrer dans ce sanctuaire.

J'ai écrit une partie de ce texte le jour de la Fête des martyrs de l'Uganda. Un souvenir me revient en mémoire. Mgr William Mpuga, résident dans notre communauté de Linthout et étudiant à Lumen Vitae, avait écrit, à ma demande, un article sur les martyrs de l'Uganda. Il écrivait, entre autres choses, qu'avec la pauvreté de la langue pratiquée par les premiers missionnaires, on pouvait difficilement attribuer le courage des martyrs et leur fidélité jusqu'à la mort à l'intervention des missionnaires. L'Esprit Saint avait été à l'œuvre dans le cœur de ces jeunes néophytes. Paul l'écrivait aux Corinthiens, Cor.2, 1 : « Moi-même, quand je suis venu chez vous, frères, ce n'est pas avec le prestige de la parole ou de la sagesse que je suis venu vous annoncer le mystère de Dieu. ». Au Burundi, il y a eu des conditionnements sociologiques, l'influence des Chefs traditionnels devenus eux-mêmes chrétiens. Être chrétien pouvait donner une certaine sécurité en ces temps d'ébranlement général dû à la colonisation : on était du côté des puissants, des dirigeants. Mais il y a un seuil que nous ne pourrions pas franchir : l'intimité de la conscience de chacun. Elle nous échappe et finalement nous oblige à rester à notre place.

Ce qui s'est passé dans l'intime des consciences des convertis n'est pas le fruit de notre prédication, de notre organisation. Certes, nous avons eu la passion de l'instruction ; par exemple après chaque messe en semaine, par groupes, il y avait une catéchèse adaptée aux hommes, aux femmes, aux jeunes gens et aux jeunes filles. Nous avons été sévères, exigeants et certainement très peu attentifs à la RTA. Nous avons encadré, 'drillé' cette jeune chrétienté. Nous avons tenu la barre très haute : monogamie, abandon du culte des ancêtres (guterekera imizimu) sans en mesurer la valeur. Tout cela n'a pas détourné les premiers convertis. Ils ont été invités à une rupture radicale avec beaucoup de coutumes, en somme acceptables (cf. Le Chef-Régent du Royaume qui était contre la fête de semailles, rétablie peu avant l'indépendance), Ils ont répondu massivement. Le prestige de l'homme blanc a certainement joué. Il y avait au Burundi, une masse de missionnaires (jusqu'à 242 en 1966) disciplinée, cohérente. Cela a certainement aussi joué dans la promotion du Christianisme.

Nous n'avons pas favorisé la lecture de la Bible - il n'y en avait pas ! Celle des protestants était proscrite. C'est le chapelet et la dévotion mariale qui ont pris le pas sur la Bible. La religion populaire : processions, adorations, premiers vendredis a mobilisé les foules.

Mais j'ai aussi connu une autre approche pastorale grâce à l'Animation Missionnaire Vocationnelle (AMV). Celle-ci m'a permis d'approcher de manière beaucoup plus profonde et personnelle le cœur des Burundi. J'ai eu des entretiens prolongés avec des jeunes en recherche de vocation qui m'ont fait toucher du doigt la place que Jésus avait trouvée dans certains cœurs. Cet apostolat m'a ouvert les yeux sur tout le travail de l'Esprit dans le peuple chrétien. J'échappais au phénomène et aux contraintes des masses, d'une Église disciplinaire. Mon travail au grand séminaire de Burasira, l'accompagnement spirituel m'ont permis d'exercer un apostolat beaucoup plus personnalisé. De nombreuses confidences, de longs entretiens m'ont aidé à porter un autre regard sur la réalité chrétienne du Burundi. Les retraites prêchées - je débute - m'ont fait entrer en contact avec une élite religieuse. Oui, Jésus avait été prêché, il était connu et aimé. Ma présence au sein d'une commission voulue par l'Archevêque de Gitega m'a révélé des exemples de chrétiens courageux, voire héroïques. On recueillait des témoignages sur toute cette période de guerres et de persécutions qu'avait connues le Burundi.

L'ouverture à la dimension missionnaire, le soutien des parents accordé aux fils et filles qui se lançaient dans cette aventure, révélaient une foi profonde, vivante et agissante : Vraiment tous ces fruits dépassent en profondeur tout ce que nous avons mis en œuvre pour fonder cette Église. Nous avons semé, sarclé, arrosé cette Église, mais un autre, l'Esprit du Seigneur, a fait germer et grandir une moisson bien réelle. L'Église du Burundi a de quoi vivre, elle sait ce qui la fait vivre. Elle connaît celui qui l'anime, celui qu'elle veut faire connaître. Elle a des pasteurs, des personnes consacrées qui l'aident à vivre. Elle a encore devant elle des tâches énormes à affronter, surtout la réconciliation en profondeur, dépasser la 'religieuse' (Michel Kayoya) qui la menace toujours.

Le labeur des missionnaires n'a pas été vain même s'il a présenté des aspects négatifs, des lacunes évidentes, surtout à la lumière de Vatican II. La masse de chrétiens a lourdement pesé sur notre apostolat. Il a été marqué par une certaine superficialité. Et cependant les racines chrétiennes ont poussé et l'arbre peut grandir.

Le Père Wally (Walrave) Neven est décédé en 2020 à l'âge de 93 ans. Dans ces quelques lignes tirées d'un témoignage qu'il a écrit en 2018, nous retrouvons le souci de la plupart des missionnaires qui sont allés ou qui sont toujours en terre de mission.